

Sénégal

Aéroport de Dakar - 20 décembre 2008

En moins d'une heure, deux arnaques, un vrai débutant. Un taux de change pas très avantageux (euphémisme), puis deux accompagnateurs peu scrupuleux qui me rendent service contre mon gré, et surtout en toute amitié de bienvenue de mon porte-monnaie. Ils me lâchent dans le quartier de Pikine, banlieue de Dakar où je dois retrouver Fode, un couchsurfeur contacté avant le départ. Dans les petites rues délabrées perdues au milieu de je ne sais absolument pas où je suis, je n'en mène pas large mais fait semblant de maîtriser fermeté et diplomatie. A un moment, j'ai quand même cru qu'ils allaient m'en coller une.

Pikine se trouve en banlieue de Dakar, une zone populaire, délabrée ou en cours de construction, la nuance est parfois subtile. Les bâtiments sont bas, sans cachet particulier, les rues sont sales, sans propreté particulière, non goudronnées, ensablées, défoncées, ce qui leurs donnent paradoxalement un certain esthétisme. Dans les rues, une véritable effervescence et une circulation essentiellement piétonne : enfants, mamas, artisans, vendeurs, glandeurs, moutons, des mobylettes, quelques taxis et minibus.

L'appartement de Fode est constitué d'une pièce : un ancien cybercafé donnant sur la rue, fermé par un rideau de fer. Pas de fenêtre, un matelas et du matériel informatique dans tous les coins. Ça me va pour aujourd'hui. En tous les cas, le bain africain a bel et bien commencé. Sur le lit, sa copine dort à moitié. Je ne sais pas si elle est comprise dans le partage de la chambre, mais pourquoi pas si c'est un signe amical de bienvenue. Dans la maison voisine, la famille de Fode : son oncle tuteur, sa femme, les cousins et cousines, les petits enfants... y'en a partout. Ça y est, je connais tout le monde, enfin non parce qu'il en rentre et sort de tous les côtés. Nous buvons du thé et les potes de Fode défilent dans la chambre. J'ai un peu de mal avec le Wolof mais ils ont plutôt l'air marrants.

Début de soirée : musique et attroupement dans la rue. Je vais voir ce qui se passe. Jazz, de son surnom, m'accompagne et m'explique. A priori il s'agit d'un baptême, et à fortiori, il s'agit d'une grosse fête rassemblant beaucoup de monde autour de la maman : un groupe de musiciens, une troupe de percussionnistes, tous les invités (plus précisément toutes les invités), quasiment que des femmes, super bien sapées, archi maquillées, ultra brillantes, vraies princesses d'un soir, fausses aussi parce qu'il flotte un petit air de carnaval. Pour immortaliser

cette entrée tonitruante dans la maison de Dieu, plusieurs photographes et cameramen enchaînent d'interminables séances de pose. Enfin, les musiciens lancent les hostilités et, ni une ni deux pas de tour de chauffe, les femmes se lèvent et dansent joyeusement.

Plus tard, nous déambulons dans la vieille merco de Buzz, de son surnom, un pote de Fode aux jambes complètement en vrac. Beaucoup d'animation, de piétons, de jeunes surtout, de belles poulettes waouhhh, aux formes avantageuses. Tous sont plus ou moins habillés (certaines filles plutôt moins si l'on parle en quantité de tissu), en prévision de la Saturday night fever. Certains sortent vraiment le grand jeu. Bizarrement j'ai un faible pour les tenues des gazelles, quoique certaines aient des airs de putes en ras la touffe, moulant, plongeant, décolleté, brillant, pointu et échancré. Y'a que les blacks pour porter ce genre de tenue.

C'est la soirée des cérémonies. Après le baptême, nous sommes passés au mariage de la famille d'un pote, donc un peu de la famille, donc on peut s'y incruste sans problème, à un détail près, ma tenue. En jean, t-shirt et basket j'ai vraiment l'air d'un clochard. Le mariage se déroule dans un appartement, à l'étage, et tout le monde entre et sort à son aise, de manière incessante. Les femmes sont encore habillées en princesses, et les hommes en classique mais très chic costard cravate. Hommes et femmes sont séparés, installés sur des chaises de part et d'autre de l'allée centrale, comme pour assister à un spectacle. Les deux mariés sont au centre du tableau, comme pour se donner en spectacle. A leurs côtés, les très proches, amis et parents. Tous se livrent à tour de rôles, à d'interminables séances photos. Puis c'est la cérémonie des cadeaux qui promet aussi d'être longue si chacun prend la pose devant le photographe, ce qui semble être la tradition. Alors on est parti voir ailleurs.

On se retrouve donc dans un bar boîte de Dakar centre, avec des mélanges de musique dancefloor et traditionnelle, avec pas mal de toubabs aux mœurs légers qui viennent se faire brancher par des belles sénégalaise aux tenues légères, moyennant une petite rançon. A part ça c'est une boîte quelconque sauf quand la musique sénégalaise s'emballe et que les corps suivent les rythmes de manière irrésistible. Y'a pas à tortiller des fesses, c'est dans la sang !

Visite de l'île de Gorée

Une journée parfaite 100% sur des roulettes. Je ne me suis pas fait arnaqué une seule fois, ma petite chambre est toute mimi, le proprio de la maison s'appelle Pépé de son surnom, une sorte de sage rastaman philosophe comme il respire. Le tieboudien et le bissap étaient parfaits, et la visite de l'île fut un petit régal.

Gorée est une île située en face de Dakar à quelques minutes de ferry, toute petite, on y circule uniquement à pieds et on en fait trois fois le tour dans la journée – du coup les touristes ne restent pas le soir c'est pourquoi j'ai décidé d'y rester, normal. Gorée, outre sa position stratégique qui en a fait un bastion militaire avancé défendant l'accès au port de Dakar, est devenu un lieu hautement symbolique et chargé d'un lourd témoignage de l'esclavage et de la traite des noirs. Classé récemment patrimoine UNESCO, l'île abrite entre autre la Maison des Esclaves, symbole des atrocités perpétrés par les colons et des supplices subits par les Africains, ainsi que l'ancienne résidence du gouverneur.

Gorée est un vrai musée vivant, petit joyau architectural, havre de paix bâti sur les ruines de l'horreur, un voyage historique, une excursion colorée et reposante. Vous trouvez que je parle comme un guide, et bien oui, j'assume, c'est du plagiat.

Rues étroites en terre, en sable, en pavés, maisons colorées, ocre, jaune, rouge, murs lézardés, abîmés, volets en bois, balcons en fer forgé, régal du flâneur photographe, bâtisses coloniales, vestiges de la place forte, canons, remparts, petit port, petite plage. Tout est petit à Gorée, et tout ce qui est petit est mimi.

Gorée, résidence de nombreux artistes et artisans vendant ou peignant tous les mêmes choses, où les journées s'écoulent tranquillement, à peine troublée par les touristes, allant et venant au rythme du ferry.

En fin de journée, seuls quelques un restent sur l'île, tandis que les autres regagnent Dakar, et c'est tant mieux. L'île retrouve la paix, son calme, son authenticité. Sur l'esplanade de la maison du gouverneur, face à la mer, un groupe de jeunes répètent un spectacle, sans doute pour une prochaine fête. Ça joue très bien, ça danse divinement bien, c'est parfait pour débiter la soirée et se sentir au cœur de la culture sénégalaise. C'est quand même l'un des buts du voyage si je ne m'abuse.

Gorée vers Saint-Louis

A bord d'une sorte de moyen bus, plus ou moins 20 places, mais souvent c'est beaucoup plus, surtout si l'on prend en compte les

personnes perchées sur le toit et celles agrippées à l'arrière sur les marches pieds, le voyage se déroule sans encombre, c'est-à-dire sans crevaison, ni panne, ni arrêt prière, ni pause déjeuner. C'est à n'y rien comprendre, et pourtant j'ai vérifié, le Sénégal se trouve bien en Afrique et notre véhicule n'était pas en moins mauvais état que les autres. Tant mieux, mais c'est presque dommage. L'incident fait tellement partie des ingrédients incontournables des déplacements que je ressens une légère frustration. Mais le voyage n'est pas fini, ne désespérons pas.

Petite information historique pour ceux qui n'ont aucune image de Saint-Louis. Le nom est similaire à Saint-Louis Louisiane, tout comme l'existence d'un festival de jazz, tout comme la présence coloniale française et les traces architecturales de son passage. A un détail près, ici les bâtiments manquent sacrément d'entretien et bien que restaurés parcimonieusement, les façades tombent quasiment en ruines.

Saint Louis est bâtie sur une île, à la Parisienne - décidément que de références - reliée au continent par le pont Faidherbe (conçu par Gustave, l'auteur de la tour de belle hauteur), et à la langue de Barbarie de l'autre côté par une construction beaucoup moins prestigieuse mais très utile pour aller dans le village de pêcheurs voisins.

Balade dans les rues à la découverte des façades, des portes, fenêtres, couleurs, scènes de vie, esthétisme colonial (notez le bel oxymore au passage), enfin tout ce qui peut faire une belle photo quand personne ne vous met le hola en annonçant un décevant « Pas photo ! ».

Balade dans le village de pêcheurs ou l'ambiance change radicalement. Comme disait Georges « Il suffit de passer le pont et c'est tout de suite l'aventure ». Georges n'avait pas tout à fait tort et il ne pensait pas si bien dire car j'ai vécu trois aventures de l'autre côté.

La première, la seconde et la troisième.

La première aventure c'est encore la rencontre d'un lourd de chez poids lourd qui me parla comme d'habitude de la vie, du voyage, de la fraternité, de la richesse du partage et de l'échange interculturel, de ses filles scolarisées, de sa femme assise là-bas qui attend la sortie des classes, de lui qui a justement un peu de temps avant l'heure de la cloche pour m'accompagner jusqu'à la plage histoire de continuer notre conversation passionnante. J'aurai du me méfier. Au bout de quelques minutes de balade, ça puait l'arnaque à 15 km avec ses commentaires et ses explications sur tout et n'importe quoi sans que je ne lui demande rien. Faut que je m'en débarrasse tout de suite maintenant sinon ça va bientôt être trop tard. Et voilà, c'est déjà trop tard, le cinéma commence.

Lamentation, pitié, compassion, souffrance, entraide, amitié, femme, enfants, solidarité, fraternité... tout y passe, le scénario est bien rodé. Il ne me demande pas d'argent, il n'est pas comme les autres, et moi non plus d'ailleurs puisqu'on est devenus frères. Je dois juste l'accompagner discrètement à l'épicerie pour lui acheter quelques denrées (lait, café et sucre) pour que ses filles qui ne mangent rien le matin depuis neuf jours puissent enfin aller à l'école l'estomac rempli. De lamentations en supplications, la scène devient lamentable et un vrai supplice. Pas moyen de s'en débarrasser, apparemment le gars a du temps libre. Je quitte la plage, il me suit, je me dirige vers Saint-Louis, il me suit toujours. De notre amitié toute récente, naîtra une haine féroce bien arrosée d'insultes, puisque je suis vite devenu un bâtard et un enclé. Alors je dis bravo et vive l'amitié entre les peuples.

La deuxième aventure c'est que malgré ce poids lourd, la visite du village de pêcheurs était quand même une bonne idée. Du coup j'y suis retourné un peu plus tard et seul, puisque le vieux sage nous apprend que mieux vaut être seul que mal accompagné.

Le village n'a rien à voir avec l'île Saint Louis aux airs coloniaux de petite ville paisible où circulent taxis, touristes, lycéens et lycéennes, avec ses restos, auberges, hôtels, bars, boutiques de souvenirs... Le village, c'est vraiment l'Afrique : rues de sable, habitat rudimentaire (parpaing, tôle et bois), mini commerces et mini ateliers à tous les coins de rue, charrettes à ânes, enfants partout, crasse partout, une pure misère. Au bout du village, le terminal poissonnier, une vraie merveille technologique, un modèle d'hygiène, un pur régal olfactif. Retour par la plage, bondée de pirogues de pêcheurs colorées, plage jonchée de détritiques et de merde. ~~Malgré tout, la vie continue.~~ Les pirogues rentrent de la pêche en surfant sur les vagues, les femmes font sécher le poisson, des enfants inventent des jeux, des hommes jouent au foot, d'autres s'entraînent à la lutte. D'ailleurs la lutte, c'est la troisième aventure.

Troisième aventure, le tournoi de lutte. Je parlais sur la plage avec un minot assez drôle, adolescent qui rêve d'aller jouer au foot dans un centre de formation français (comme ce rêve est original et accessible !), et parlant comme un livre, avec ce langage soutenu qu'ont parfois les Africains. Alors qu'il prononçait une phrase hautement complexe avec un accent Louis XIV, un groupe de gars costauds passe sur la plage en trotinant, et surtout en saluant tout le monde avec des sourires email diamant, acclamés par les villageois comme des champions. Et bien oui, l'un d'eux que l'on reconnaît tout de suite à sa tenue et surtout à sa carrure imposante, est le champion local de lutte traditionnelle. N'écoutant que mon courage et ma curiosité, je me rends à mon tour,

mais plus discrètement, au tournoi. Au nord du village, derrière le stade de basket, sorte de terrain vague sableux, un passage coincé entre deux murs. De chaque côté, de grandes tentures suspendues pour fermer la ruelle achèvent la construction improvisée de ce stade. La rue est noire de monde, beaucoup d'enfants qui ne peuvent pas acquitter du droit d'entrée (300 CFA, soit environ 0,5 euros). A l'intérieur une sorte de grillage, clôture délimitant le terrain, avec son groupe de percussionnistes, le staff, l'espace de chauffe, le ring, un autre espace de chauffe pour l'adversaire, et tout autour pas de gradins, juste plein de monde, agglutiné, entassé, accroché au grillage.

Pendant que sur le ring un combat commence, les futurs combattants se succèdent l'espace de chauffe. Chaque champion est entouré d'une team avec laquelle il procède à toutes sortes de rituels : danse tribale, grigri et compagnie, arrosage du corps avec je ne sais pas trop quel liquide, harangue de la foule, provocation de l'adversaire, échauffement interminable essentiellement fait de courts aller retour en trotinant et sautillant. Pendant tout ce temps le groupe de percussionnistes rythme cet étrange balai tandis qu'au micro ça chante et ça commente. A vue de nez, les combats ne semblent finalement pas essentiels dans cette affaire car le spectacle se déroule autour du ring. D'ailleurs, après avoir fait monter la pression pendant une heure et demie, les deux champions poids lourd de la soirée n'ont pas fait long feu dans les cordes. En moins, de deux le trop musclé avait réglé son compte au héros des pêcheurs. Un bien triste sort. Moins dernier combat fut de m'extirper vivant de ce borborygme humain.

Petite côte

Le lendemain, je trace vers Popenguine, à cause du vague souvenir d'un chantier nature réalisé quelques années auparavant par l'association Blongios¹. C'est en tous les cas l'escale que je me suis choisi sur la Petite Côte et c'est là que je passerai (seul) le réveillon de Noël.

De grandes et belles plages, superbes falaises aux couleurs improbables (jaune, ocre, orange, rouge), bordent le village paisible et épargné du tourisme encore modeste à ce endroit. Des pêcheurs sont perchés sur les rochers à l'affût des truites. D'autres remontent un immense filet posé en mer en le tirant à vingt jusqu'à la plage, pour finalement un résultat non proportionnel à l'effort fourni. Quelques femmes vendent à manger ou des tissus, quelques artisans tentent de vendre des pièces sculptées en bois, quelques uns jouent au foot, tandis

¹ <http://lesblongios.free.fr>

que d'autres s'entraînent à la lutte. Quelques toubab se prélassent sur le sable. Au sud de la plage se trouve la réserve naturelle de Popenguine. A l'autre bout, vers le nord, la résidence secondaire du Président de la République est perchée sur un promontoire et protégée par une enceinte imprenable. Voilà tout ce qu'on peut trouver dans les parages.

La visite de la réserve est agréable mais n'a rien d'exceptionnelle, la baignade est agréable mais un peu fraîche, le repas de Noël est agréable (aux côtés de nombreux toubabs en couple improbable triple mixte « couleur, âge et beauté »), la crèche vivante devant l'église avec ses chants façon gospel en latin fut également une surprise étonnante (je n'ai pas dit agréable) au pays d'Allah ouakbar. Bref, ce petit séjour, sans être inoubliable, fut vraiment très agréable (j'ai dit agréable).

Toubacouta

Le delta du Sine Saloum regorge d'endroits où se poser dans la mangrove, au bord d'un bras de mer. Après avoir retourné le Lonely planet dans tous les sens, mon choix s'est finalement porté sur Toubacouta. Aucun regret.

Le taxi brousse nous jette au bord de la route. Je dis nous à cause des trois français bossant à Dakar et rencontrés à l'instant même. Nous avons le même plan, c'est à dire pas de plan à part se poser ici deux jours dans un campement bon marché et si possible confortable et accueillant. Ce fut un dur labeur mais à force de ténacité et de résistance acharnée aux rabatteurs en tout genre, nous aterrissons au Rubio y Negra, chez Ibou, un gars vraiment chouette. Yves, c'est génial, tu es pétris d'humour dis moi ! Le campement est très fleuri, les huttes sont confortables, le gars est vraiment très accueillant et c'est pas cher. « Nice cool » comme ils disent.

Le programme : coucher de soleil et apéro sur une pirogue échouée, bon gueuleton de crevettes grillées ou à l'ail, brochettes de lot, balade sur la plage à la recherche des singes verts, en quête d'empreintes de Hyènes, découverte de la mangrove et des racines tentaculaires des palétuviers, poursuite sans beaucoup de succès de crabes violonistes vivant dans la vase et qui détalent à notre approche avant de plonger dans un trou quand on pense enfin en tenir un, cueillette des huîtres sur les racines, visite de l'île aux coquillages (constituées uniquement de ... comme son nom l'indique), balade en pirogue, observation du dortoir des oiseaux et du bruyant ballet des volatiles rentrant au bercail pour la nuit, petit déjeuner maison à s'exploser la panse avec son jus et confiture de

bissap du jardin, traversée du village paisible au rues poussiéreuses et quasi désertes, aux ateliers tout miteux, aux échoppes rustiques, au marché coloré et animé. Ça fait rêver pas vrai ? Mais attention à la face cachée de Toubacouta.

Au bout de la rue, c'est à dire à la sortie du village, s'entassent magasins de souvenirs à gogo et hôtel-campement-lodge tous plus chers les uns que les autres, brassant des touristes en quête de super confort et bien souvent d'un séjour ou d'activités clé en main, comme la pêche aux gros poissons à côté desquels on peut poser pour une photo ridicule. La limite entre ces deux mondes (le village et les touristes) se trouve chez Ibou.

Petite négociation, marchandage, on n'a pas vraiment le choix, prise d'otages en quelque sorte. Finalement, le porte-monnaie a parlé et un taxi nous dépose à Kaolack.

De Kaolack à Ziguinchor par l'autoroute Transgambienne et le bac qui traverse le fleuve en question, ça fait une bonne douzaine d'heures de transport, pauses douanières et policières incluses. Une autoroute qui porte vraiment bien son nom, surtout sur les parties transfrontalières où les nids de poules et autres ornières se succèdent au rythme des vibrations incessantes du minibus, du roulement inquiétant du vilebrequin, d'une transmission, d'un cardan, d'un roulement défectueux et de sa vieille carcasse déjà largement éprouvée, sans doute au bord de l'épuisement. Mais comme si ça ne suffisait pas ils en rajoutent une couche à l'intérieur, sur le toit et sur les marchepieds. Certains voyageurs passent les postes de contrôle à pieds avant de remonter plus loin dans le bus soumis à des quotas de passagers. Enfin là-dessus, j'ai pas toutes les données du problème et l'affaire des passe-droit, commissions et autres bakchichs est loin d'être limpide. Nous arrivons de nuit à Ziguinchor alors qu'il est fortement déconseillé de rouler en Casamance après la tombée de la nuit.

Le temps d'une douche, d'une nuit de repos, le temps de faire un petit tour dans cette ville paisible et détendue – mais bon pas de quoi en faire un séjour – le temps d'acheter mon billet de bateau pour remonter sur Dakar dans quelques jours et c'est reparti pour un bon coup de sept places. A la gare routière, je revois le chauffeur d'hier. Tout content de lui, tout sourire, il me lance un « on a été vite hier ! ». Je pensais à une blague mais non, c'est sans doute pire d'habitude. Kaolack-Ziguinchor, trois cent cinquante kilomètres en plus ou moins dix heures, c'est une

bonne moyenne. Faites le calcul et vous verrez que les maths n'ont plus de secret pour vous.

Mais là n'est pas la question car je vais à Karabane, l'île de Karabane, sur les conseils de mon fidèle livre de route, et une fois de plus, je ne vais pas le regretter.

D'abord parce que dans le sept places je fais la connaissance d'Ariane et Muriel, suisses allemandes si gentilles qu'on se jure fidélité et amitié pendant trois jours. Ensuite parce que Kembo qui nous emmène en pirogue a une trop bonne tête et qu'il est lui aussi très gentil et marrant. Et enfin parce que l'île de Karabane est un petit coin de paradis, isolé, calme et animé à la fois, où les touristes trouvent naturellement leur place au milieu des insulaires, sans que l'un pervertisse l'autre, sans que l'autre se « prostitue ».

Ici pas de tourisme malsain, pas de belles blacks avec des vieux toubabs, pas de beaux noirs avec des blanches qui se refont une jeunesse, pas d'artisanat à deux balles ni pas de faux guides à la mort moi le nœud. Juste des gens qui continuent à vivre, à travailler, à s'amuser, juste quelques campements ou hôtels discrets. Juste quelques touristes qui déambulent sur l'île, dans le village, sur la plage, partent en pirogue, explorer la mangrove, pêcher ou observer la faune locale, se posent dans un coin pour lire, glander, regarder, profiter. Ce n'est pas du tourisme intégré mais ça y ressemble un peu.

Avec mes compagnonnes de route, on a trouvé ça très « nice cool », mise à part l'eau qui ne coulait pas dans la douche. Et c'est peut-être ça la clé du succès : pas trop de confort pour une clientèle select, mais select dans le bon sens cette fois ; une clientèle qui sait apprécier les choses simples, une clientèle idéale en quelque sorte.

Alors on a visité le petit village, exploré un morceau de brousse où il faisait trop chaud. Alors on a longé la plage, marché dans la vase, laissé nos traces de pas, la mer les a recouvertes. Alors on s'est baigné, on s'est assis sur le sable. Des enfants sont venus, on les a regardé s'amuser, les filles ont acheté des papayes, les enfants ont joué avec mes jumelles – ça les faisait beaucoup rire d'observer un couple en train de se papouiller – le couple a fini par s'enfuir, c'était très drôle. Alors on a fait une séance photo et les enfants étaient très beaux. Mais parfois les réglages de l'appareil ont du mal à s'accorder sur une peau noire. Mais ça n'enlève rien à leur beauté. Alors on est retourné tranquillement vers le campement en visitant au passage la maison-cabane de Kembo, sur la plage, les pieds dans l'eau, difficile de trouver meilleur emplacement. La douche ne marchait toujours pas mais on a quand même pris l'apéro avant de manger. Plat unique : gambas grillées. C'est stupide ces

allergies aux fruits de mer. Le soir les jeunes du village, hommes et femmes, ont improvisé un bon petit spectacle mêlant théâtre et danse sur la plage de l'hôtel voisin. Beaucoup d'habitants sont venus assister au spectacle, tant et si bien qu'il ne semblait pas fait pour les toubabs. Karabane, tourisme intégré je vous dis. En fait y'a rien à dire, c'était parfait.

Ensuite, les compagnonnes partaient vers Cap Skiring. Ce n'était pas dans mon programme mais ça l'est devenu - surtout parce que Kembo nous emmène en pirogue à travers les bras sinueux du fleuve Casamance et que c'est une occasion en or de visiter cette jungle aquatique - surtout parce que c'est aussi l'occasion de passer le réveillon en charmante compagnie - surtout parce que la plage du Cap Skiring vaut son pesant de grains de sable.

Ces 3 points ont pu être vérifiés et certifiés conformes au programme annoncé. Paysage très luxuriant, oiseaux à gogo et farniente sur la pirogue ; très bonne compagnie, rien à dire les filles, et je vais même faire de la pub pour la suisse allemande et Bern, capitale de l'autre pays du fromage ou il fait tellement bon vivre l'été quand tout le monde se baigne dans la rivière et que les gens se promènent le soir au milieu des illuminations ; grande et belle plage où l'espace ne manque pas pour poser sa serviette. Les rouleaux océaniques claquent sans interruption, l'écume s'envole nappant la plage d'une brume permanente. Dans l'eau les courants assez forts nous embarquent rapidement vers des destinations inconnues, mais nous ramènent finalement vers le bord. Sinon j'aurai jamais pu vous en parler. CQFD. Mais il y a un mais.

Ce n'est pas l'hébergement situé face à la mer, on va dire sur la plage au milieu des palmiers, cocotiers, papayes et bougainvilliers, et au confort largement assez large. Ce n'est pas non plus le repas du réveillon pourtant très largement médiocre, dont voici un extrait pour vous faire une idée : en dessert le chef nous propose trois bananes posées sur une assiette, ça tombe bien nous sommes trois. Au moins c'est simple et local. Alors c'est quoi ?

C'est tout ce à quoi échappe encore l'île de Karabane et qui prend ici des proportions trop importantes à nos yeux. Le tourisme désintégré, le toubab et le sénégalais désintégrés, le rapport malsain entre des personnes, bref, la rencontre ratée de deux cultures.

Manque une toute petite fin, pour terminer sur une note un peu plus positive.

Recette du Tieboudien (Préparation : 1 h 30 - Cuisson : 1 h)

Ingrédients (pour 6 personnes) :

- 1 thiof (ou 2 belles dorades)
- 2 oignons
- 2 gousses d'ail
- 3 carottes
- 1/2 chou blanc
- 1 morceau de potiron
- 1 tubercule de manioc
- 1 jakato(aubergine africaine), si vous trouvez
- 1 piment lampion
- 1 morceau de guedjef et de yete pour les connaisseurs (poisson et coquillage séchés)
- persil
- riz (si possible cassé 2 fois)
- 2 cubes maggi
- 1 boîte de concentré de tomate
- sel, poivre

Préparation :

Préparer une farce en hachant finement du persil, de l'ail et un oignon; ajouter du piment pour une farce plus relevée. Mettre la farce dans le poisson et faire frire; réserver. Dans une marmite assez grande, faire revenir un oignon et ajouter le concentré de tomate. Laisser cuire à feu doux 2 min, et délayer avec de l'eau. Eplucher et couper en tronçons les légumes, les ajouter dans la marmite et couvrir d'eau. Ajouter les cubes maggi, saler et mettre le piment en faisant attention à ne pas le faire éclater et sans enlever la queue. Laisser mijoter le tout pendant au moins 45 min. Pendant ce temps, rincer le riz et le mettre dans un couscoussier. Faire précuire le riz à la vapeur. Rectifier l'assaisonnement de la sauce et ajouter le poisson, ainsi que le guedjef et le yete. Laisser mijoter le tout 15 min, puis sortir le poisson et les légumes. Passer le bouillon au chinois et mettre le riz à cuire à feu très doux. Le bouillon doit juste couvrir le riz pour éviter de faire de la bouillie : mieux vaut rajouter un peu de bouillon si besoin est. Mettre le riz dans un grand plat, et placer les ingrédients au centre; décorer de quartiers de citrons et de persil.

Jus de Bissap (Préparation : 20 mn + temps de réfrigération)

Ingrédients (pour environ 2 litres de boisson) :

- 2 tasses de bissap

- 2 litres et demi d'eau
- 100 g de sucre
- 2 sachet de sucre vanille
- 1 pincée de muscade
- 2 cuillères à soupe d'eau de fleur d'oranger

Préparation :

Rincer le bissap. Faire bouillir le bissap et l'eau jusqu'à totale coloration de l'eau (environ 10 min). Laisser refroidir puis retirer le bissap du jus de cuisson. Ajouter à ce jus les sucres, muscade, eau de fleur d'oranger et mélanger. Servir très frais.